

L'Île-du-Prince-Édouard : un espace urbain francophone en devenir

Christine Thibaudier-Ness

Number 23-24, Spring–Fall 2007

L'espace rural francophone : perspectives multi/interdisciplinaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005401ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005401ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibaudier-Ness, C. (2007). L'Île-du-Prince-Édouard : un espace urbain francophone en devenir. *Francophonies d'Amérique*, (23-24), 273–287.
<https://doi.org/10.7202/1005401ar>

L'ÎLE-DU-PRINCE-ÉDOUARD : UN ESPACE URBAIN FRANCOPHONE EN DEVENIR

Christine Thibaudier-Ness
Ministère de l'Éducation
Île-du-Prince-Édouard

Roseau pensant.

*Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité,
mais c'est du règlement de ma pensée. Je n'aurai pas
davantage en possédant des terres : par l'espace, l'univers me
comprend et m'engloutit comme un point; par la pensée, je
le comprends.*

Blaise PASCAL, *Pensées*

Si l'espace permet à Pascal d'expliquer et d'assumer, par l'intermédiaire du roseau qui pense, son insignifiance humaine dans l'univers – un point dans l'immensité –, il lui offre également la possibilité de présenter l'avantage qui lui échoit et de prouver ainsi l'étendue et la force de sa pensée relativement à l'espace.

Pour Pascal, l'espace se traduit donc comme une forme extérieure tangible réduisant ses possibilités d'humain; cependant, une fois cette dimension intériorisée et contenue dans sa pensée, l'espace devient l'objet d'une manipulation illimitée. S'il souhaite vraiment maîtriser cet espace qui le contient, explique le philosophe, c'est par la pensée qu'il doit s'y prendre et qu'il pourra le régler et l'ordonner.

De fait, l'être humain ne peut comprendre l'espace qu'une fois les rôles inversés; lorsque l'espace devient contenu et que, inspiré par ses facultés cognitives, l'humain l'absorbe ainsi dans son esprit, il ne lui reste plus qu'à aménager son environnement par la force même de sa pensée pour s'y développer selon ses besoins et s'y épanouir.

La suprématie de la pensée dans le contexte de la perception de l'espace est particulièrement importante lorsque l'on considère comment cette situation est vécue à l'Île-du-Prince-Édouard et à quelles fins.

Dans un espace urbain, les perceptions convergent inmanquablement vers l'architecture et les individus qui y évoluent et justifient sa présence. Si ces deux composantes constituent le texte qui raconte son histoire, elles

en sont aussi l'écriture et le reflet de sa personnalité et de sa dynamique. Comment cette dynamique se manifeste-t-elle? Et pourquoi?

Dans ses dédales de rues, de cours et de jardins, l'espace urbain attire l'individu tantôt comme un explorateur, tantôt comme un ami des lieux. Tout comme l'espace boisé, l'espace urbain a ses couleurs changeantes selon l'intensité de la lumière et ses mouvements de vie, les trésors dont il regorge variant selon les forces de la vie urbaine. Mais l'espace urbain ne s'approprie pas aussi facilement que la forêt. Les arbres et les taillis ne sont pas nés de l'homme, d'une culture, de traditions, mais d'un équilibre naturel de phénomènes physiques et chimiques bien précis. De même, la faune n'a pas été lâchée dans des milieux naturels par goût ou par planification, mais elle est là par instinct de survie, soumise aux lois subtiles de l'écologie. Par contraste et par sa nature humaine, l'espace urbain apparaît comme un milieu artificiel et factice, trop bien pensé. Cependant, bien que conçu par la société humaine pour la société humaine, il n'en est pas moins plus difficile à pénétrer, plus ardu à comprendre.

Comprendre l'énergie d'un espace urbain et décoder ses signes demandent que l'individu dispose de certaines habiletés de littératie urbaine, en quelque sorte. Les repères que lui offre l'espace urbain sont le fruit de codes spécifiques, résultant eux-mêmes de lois et de paramètres ordonnés, régis par des fondements culturels, politiques et sociaux; à l'individu d'en comprendre les règles et d'y trouver matière à s'y plaire pour en profiter pleinement et être heureux.

Si l'on accepte la réflexion de Pascal dans ce contexte, la perception de l'espace urbain varie selon les individus et résulte autant de la compréhension de l'ordre physique qu'il présente que de l'expérience et des besoins de celui qui l'observe. La question est d'essayer de comprendre ici ce qui caractérise un espace urbain francophone et comment, s'il existe, celui-ci se distingue à l'Île-du-Prince-Édouard. *A priori*, il est facile d'affirmer qu'il n'existe pas d'espace urbain dans cette province. En considérant l'exemple que présente la ville de Charlottetown, la capitale, il est difficile de reconnaître un espace urbain comme tel, un espace de ville en soi, avec des commodités modernes, un équilibre architectural, des services essentiels et supplémentaires, un système de transport en commun et des lieux de rencontre variés, ici pour l'animation et la foule, là pour le calme et le recueillement.

Il est difficile de qualifier la ville de Charlottetown d'espace urbain, car la disparité de sa planification en fait un espace difficile à cerner et à discerner : bien que pittoresques, ses rues vont dans toutes les directions sans mener vraiment quelque part. Le souffle perpétuel du vent s'y engouffre dès la naissance du port, et remonte chaque artère

perpendiculaire à la côte au gré de sa fantaisie, mettant au défi de son mordant le promeneur le plus expérimenté.

Sur une de ces artères, on trouve quelques boutiques, comme celles jalonnant la vieille rue Queen. L'architecture composite donne tout son charme à cette voie, mais illustre avec éloquence la turbulence commerciale qui s'y livre depuis plus d'un siècle et demi. Province House n'est pas très loin. Emblème de la véritable raison d'être de Charlottetown et siège de la législature moderne de la province, elle se laisse découvrir par sa façade arrière lorsque l'on débouche de l'avenue University. Les urbanistes du présent centre-ville ont décidé que le premier contact visuel avec Province House se ferait par une croisée de chemins, en offrant au promeneur le loisir de jouir de cet édifice par le biais d'allées piétonnes ou de petites rues de travers.

En tournant le dos à l'entrée de Province House, on ne peut que rêver de ce à quoi pouvait ressembler la rue Great George quand l'édifice fut construit. Cette voie ancienne, dont le charme séculaire a été conservé et dont on peut encore fouler les dalles remontant aux Pères de la Confédération, est tout en douceur et ombrage, douceur de constructions de bois de quatre niveaux au maximum et ombrage de grands érables, de chênes rouges ou de châtaigniers. On s'y laisse attirer par le calme qui règne, nourri par le bercement de la mer en aval. Dans ce cadre un peu vieillot, on peut admirer les façades sans prétention mais élégantes des habitations qui bordent la rue illustre avant de s'extasier devant le style flamboyant de la basilique Saint-Dunstan. De fait, cette petite section respire encore le caractère sobre et rangé du passé de l'Île. Il est évident qu'un effort de planification s'est jadis manifesté entre la jetée du port et les jardins qui mènent à l'entrée monumentale de Province House. C'est dans l'ombre feutrée de cet espace de pierres lisses et neutres que l'histoire repose et que le temps semble s'être suspendu.

De l'autre côté, pour contraster avec la sérénité des Pères, on reprend contact avec le délire commercial contemporain. Entre le passé et le présent, délimitant les deux histoires de la capitale et dans le quadrilatère même qui prêta asile aux balbutiements du pays¹, l'actuel espace urbain de Charlottetown a trouvé son idole et évolue au pied d'un colosse de béton.

Construit en hommage à la fédération canadienne, le Centre des arts de la Confédération s'appuie sur le point culminant du centre-ville, là où autrefois un marché reposait. Ses entrées multiples s'apparentent étrangement à des bouches de métro et accentuent sa forme biscornue et revêche. Ses réalisateurs n'ont pas osé exploiter, pour promouvoir le multiculturalisme, son imposante stature de forteresse-carrefour des cultures multiples qui composent le Canada, comme en témoigne la

neutralité des murs extérieurs. Est-ce par économie ou par désir de ne favoriser personne que l'on a préféré laisser la surface vide et froide? Est-ce par souci de démocratie que le passant doit solliciter le pouvoir de son imagination pour deviner quelque signe ancestral sur la surface rêche et grisâtre de ses parois? Car il est tout aussi inutile d'y chercher quelques symboles culturels francophones qui pourraient honorer les efforts de l'autre peuple fondateur; inutile de vouloir interpréter la présence sobre et froide des blocs de béton armé qui sont exposés à la vue et au jugement des passants. Il est regrettable que ce monument à la gloire de la fédération canadienne soit si peu représentatif des efforts de nos Pères.

Voici donc ce qui constitue le centre-ville de Charlottetown. Espace urbain en gestation ou simplement espace neutre? Est-ce vraiment voulu par ses urbanistes successifs que les éléments qui l'animent s'y trouvent jetés pêle-mêle, comme s'il avait fallu remplir des vides aussi rapidement que possible? Une nouveauté des quelques années passées vient couronner le tout : dans un effort pour accueillir le promeneur fatigué, la Ville a installé des bancs publics à l'angle de la rue Queen et de l'avenue University, à proximité des voitures... près des poubelles.

Pour équilibrer cette panoplie urbaine, d'autres composantes sont venues se greffer à la périphérie du centre et, à côté de l'hôpital commodément construit à l'écart, se présente l'espace urbain francophone. Où se trouve-t-il encore? à quoi ressemble-t-il? Un peu plus favorisé que Province House, la Maison historique de Beaconsfield² ou la Salle des fondateurs³ pour la surface qu'on lui a octroyée, l'espace urbain francophone de la capitale s'étale sur un vaste terrain vert, non seulement en retrait mais aussi géographiquement isolé. Ainsi, son isolement est encore plus évident puisque, dès sa conception, il n'a jamais été question de lui faire une place dans la ville. Était-ce en raison de sa non-appartenance, de la différence culturelle ou par pur respect de l'identité francophone que ce centre scolaire communautaire a dû assumer seul la responsabilité d'attirer, dans ses quartiers reculés, ceux qui veulent bien profiter de ses activités?

Toutefois l'histoire ne se termine pas là, car il faut bien sûr d'abord le trouver pour en profiter et, malheureusement, de récents aménagements routiers – destinés à rendre la circulation plus fluide et à contourner la ville plus rapidement – compliquent davantage son accès. Premier construit dans la catégorie des centres scolaires communautaires qui se sont développés dans la province, cet espace, dénommé ironiquement Carrefour de l'Isle-Saint-Jean, est situé à l'extrême ouest du centre-ville, sur une route se terminant en cul-de-sac⁴. Exposé au vent tous azimuts⁵, privé de la protection d'une aire boisée (hélas! en cet endroit, de maigres rangées d'arbres doivent se contenter de survivre), il est néanmoins bordé

par l'ancestrale rivière Hillsborough, reconnue comme un élément du patrimoine naturel depuis 1997⁶.

Ce carrefour, comme un grand nombre d'institutions scolaires qui caractérisent notre époque, est une petite forteresse de briques percée de fenêtres. Candidat peu probable, par son architecture, à une place au sein du patrimoine culturel mondial, cet espace urbain francophone peut toutefois être fier de ses quelques 6 400 m² dans lesquels ont lieu rencontres culturelles et sportives au fil des semaines, et où se déroule l'éducation des nouvelles générations francophones de la région.

C'est un fait que le Carrefour pourrait vivre mieux, en particulier sur le plan communautaire. Les activités n'ont pas toujours du succès, c'est vrai⁷; par contre, ce centre est une croisée de chemins, et les francophones s'y rencontrent et l'exploitent dans la mesure du possible.

Si le centre communautaire n'attire pas toujours les foules espérées, le centre scolaire fonctionne à pleine capacité depuis longtemps, et si l'article 23 était absent de la Charte canadienne des droits et libertés, il faudrait aménager des classes sur le toit. En dépit des activités culturelles et scolaires nombreuses, peut-on vraiment qualifier de francophone ce centre d'espace urbain francophone? C'est un espace francophone, certes, mais urbain? La question demeure.

Si on en juge simplement par l'aménagement urbain en général adopté par les architectes et entrepreneurs locaux, comment pourrait-il y avoir un espace urbain francophone à l'Île-du-Prince-Édouard, du moins à Charlottetown, quand l'urbanité y fait elle-même défaut⁸ et que les urbanistes successifs de la capitale ne se sont eux-mêmes jamais souciés d'une véritable planification urbaine au service de tous les membres de la communauté? Cette non-entité qu'est l'espace urbain de cette petite région pourtant si riche en histoire est remarquable et troublante.

Ce petit bout de pays serait-il encore trop neuf? Aurait-il besoin de plus de temps pour assimiler, analyser et comprendre ses forces et son potentiel? Peut-être faut-il changer de perspective et adopter un nouveau regard? Tout en conservant des idées humanistes⁹, il est important de tenir compte de l'histoire – l'histoire populaire, de chaque jour, avec ses anecdotes – pour comprendre les besoins de chaque membre, et de la protéger pour contribuer au développement d'un véritable espace urbain francophone. Peut-être faut-il aussi réactualiser le canon des principes humanistes d'espace urbain sur lesquels Alberti¹⁰ s'appuyait au XV^e siècle et le transposer dans un contexte plus moderne, plus abstrait et évidemment parfaitement francophone¹¹. De fait, sa vision n'est pas très éloignée de celle de Pascal, qu'il précède de deux siècles. Il ne craint pas de mêler à des lois mathématiques des concepts abstraits quand il expose ses idées en architecture. Pour lui, l'harmonie d'une ville repose sur la

fusion de la beauté et de l'utilité; c'est dans cet esprit que les francophones doivent assumer leur identité dans des gestes et des activités qui servent à leur communauté.

Est-il préférable pour la renaissance et l'épanouissement de la communauté et de l'identité francophones d'orienter ses perceptions en fonction d'un besoin d'appartenance plutôt que d'aller se perdre dans des conceptions esthétiques? Garder la perspective d'un espace urbain francophone dans la pensée et les actions plutôt que dans la nature physique et tangible est une option fort tentante.

Est-il donc possible de parler d'espace urbain francophone à l'Île-du-Prince-Édouard – l'espace urbain étant un élément sur lequel la province n'a pas su construire – et d'assumer qu'il n'existe que par sa non-existence? Car c'est la constatation qui prédomine ici. Un paradoxe sans aucun doute puisque, ironie du sort, l'histoire a voulu que la nation canadienne naquit sur l'Île. Il apparaît donc nécessaire de faire un retour sur les perceptions individuelles et d'aller chercher l'harmonie qui gère beauté et utilité dans un espace urbain francophone par des moyens autres que visuels.

Pour mieux développer les idées qui ont aidé à mener la discussion jusqu'ici et pour tenter de parvenir à de justes conclusions, il est important de ne pas négliger la perception des utilisateurs de l'espace urbain francophone à l'Île-du-Prince-Édouard, d'écouter ce qu'ils ont à dire et d'apprendre ce que cela représente pour eux, ce qu'ils y trouvent et ce qu'ils en retirent. Dans un effort pour dénicher des réponses les plus objectives possible, les utilisateurs¹² ont été choisis en fonction de leurs activités professionnelles variées, de leurs origines et de leur âge¹³. Afin de ne pas s'écarter du sujet, il a semblé plus simple pour la démarche, et plus respectueux des opinions des participants, de leur fournir une liste de 10 questions. En voici le texte :

1^{re} partie (vision conceptuelle)

1. Comment définissez-vous un espace urbain francophone?
2. À quoi un espace urbain francophone ressemble-t-il?
3. Qu'y trouvez-vous?
4. Qui y rencontrez-vous?
5. Comment vous y sentez-vous?

2^e partie (vision locale)

1. Actuellement, y a-t-il dans la province de l'Île-du-Prince-Édouard un lieu ou un site, ou plusieurs, que vous pouvez identifier comme votre ou un espace urbain francophone?
2. Quelles en sont les caractéristiques géographiques, sociales et culturelles?
3. Pourquoi l'avez-vous choisi?
4. Que manque-t-il à ce lieu ou à ce site?
5. Veuillez ajouter tout commentaire ou toute idée supplémentaire que vous aimeriez partager.

Une observation générale des réponses recueillies a révélé que l'espace francophone urbain se définit de plusieurs façons. Pour Monique Mainville¹⁴, qui est originaire de Montréal et qui réside depuis plusieurs années dans la région d'Évangéline, il se traduit par l'activité d'une variété de gens et par la présence d'affiches, de messages; pour elle, c'est une fresque multiculturelle sur une toile de fond francophone. Pour Georges Arsenault¹⁵, il s'agit d'un lieu de rencontre où les activités se passent majoritairement en français; pour Guy Gallant¹⁶, cela dépend de la nature et de la proportion de la population; quant à Angèle Arsenault¹⁷, c'est une ville aux dimensions variées où l'on parle majoritairement français. Il est intéressant de noter que, pour chacun, l'espace urbain francophone a l'aspect de tout ce qui peut constituer une ville : de belles architectures, des cafés, des centres scolaires communautaires, des lieux privés (un domicile, un salon), des écoles, des bibliothèques, des parcs, des rues animées, des boutiques et des peintres, mais, en plus, une présence tangible de la langue, accès direct à la culture et à l'identité grâce aux menus et aux noms de rues, la langue française étant donc à la base de toutes les composantes urbaines.

De fait, la ville doit être un espace aménagé, cela va de soi, mais aussi un espace aménageable, dans lequel on puisse bouger, se déplacer, vivre et se retrouver. Elle est le résultat d'éléments bien spécifiques : une large concentration d'habitants et une mosaïque ethnique, des services administratifs, des institutions publiques (des hôpitaux, groupes scolaires, collèges et universités), des produits exotiques, des centres culturels, des musées, des salles de spectacle, des lieux de culte, des restaurants, des boutiques, des grands magasins, des affichages sur de grands formats, des néons, des réverbères, des librairies, des centres de communication et de production, des agences gouvernementales, des parcs et des jardins publics, des voies de circulation accessibles, mais aussi des styles

d'architecture variés, distincts et représentatifs de développements historiques et de régimes politiques et sociaux de la région, de la province ou du pays. Tout cela doit refléter la culture, l'ingéniosité et l'esprit francophones, mais pas seulement pour des francophones. Pour que l'esprit s'affranchisse, il est essentiel que cet espace urbain francophone montre et démontre sa richesse et son dynamisme culturels et identitaires, un reflet de fierté et de puissance dans un élan de partage, de propagande aussi, pour encourager d'autres à s'y intéresser et à aimer cette culture. Pour arriver à réaliser des activités qui touchent vraiment l'intérêt de la population francophone, Guy mentionne l'accès à des budgets plus importants; pour Georges, la diversité francophone doit être apparente; quant à Monique et à Angèle, elles considèrent que la présence multiculturelle va de soi.

À la question « Qui y [dans l'espace urbain francophone] rencontrez-vous? », Georges Arsenault a répondu qu'il y trouvait des gens de la communauté francophone, des amis, des collègues, des francophiles et des visiteurs. Monique Mainville a ajouté « des femmes avec des enfants dans des poussettes » et Angèle Arsenault, « toute sorte de monde de tous les âges ». Ces commentaires sont importants quand on parle de survie identitaire et culturelle et que l'on sait que le maintien du patrimoine est majoritairement assuré par les liens tissés entre jeunes et anciens, la rencontre de générations étant vitale dans ce contexte.

Si les services sont importants, Monique et Angèle ont également mentionné des odeurs et des présences animales (café, saveurs du monde, chiens) qui se rattachent à des habitudes plus domestiques et à des relations plus intimes. Celles-ci sont directement liées à l'identité personnelle mais aussi culturelle; ces odeurs forment un lieu de rassemblement, une reconnaissance de la même intensité que le parfum de sa mère, la peau de sa grand-mère, l'odeur d'un plat cuit au four pendant une célébration familiale. Et puis il y a les animaux domestiques; en ville, on voit des chiens plus souvent qu'à la campagne, n'est-ce pas? Quelque part, ils nous rappellent notre humanité là où les parcs de stationnement ont remplacé les arbres.

Les sentiments de bien-être et d'appartenance sont intrinsèques à la substantialité d'un espace urbain francophone idéal. Monique y ajoute le sentiment de non-agression, de reconnaissance de symboles ayant trait non seulement à ses origines francophones, mais aussi à l'histoire collective. L'importance de la collectivité relève d'un besoin de regroupement, de confort, d'appui, de liens sans intermédiaire. D'ailleurs, l'affichage, auquel l'enseignante est très attachée dans ses réponses, doit découler, trouve-t-elle, d'une pensée française et non anglaise : « Dans un univers anglo-dominant, le français est abâtardi et l'on s'y sent aliéné. »

Cette idée de dédoublement de la pensée, de l'identité, que cause parfois la traduction pourrait prendre fin dans un espace urbain francophone vrai. Les panneaux, les affiches, les menus et les enseignes seraient rédigés en français pour des francophones, renforçant les liens entre l'environnement et ses habitants.

Alors, que dire de l'espace urbain francophone à l'Île-du-Prince-Édouard? Existe-t-il? Si oui, où se trouve-t-il et à quoi ressemble-t-il? Il est évident qu'avant 1991, il aurait été fort difficile de parler d'espace urbain francophone ou d'espace francophone. L'apparition du centre scolaire communautaire, le Carrefour de l'Isle-Saint-Jean, dans la périphérie de Charlottetown a très largement contribué à la renaissance du fait français dans la capitale, mais aussi dans la province. Les activités et la vie francophones s'étaient déjà bien incrustées dans la région d'Évangéline avec son centre scolaire, sa bibliothèque publique, sa coopérative d'artisanat, son restaurant-cabaret et des services administratifs offerts en français dans le village de Wellington¹⁸. Par contre, s'il y avait des francophones il y a 20 ans à Charlottetown, les services en français y étaient quasiment inexistants, à part peut-être au ministère fédéral des Anciens Combattants, qui avait attiré un grand nombre de francophones dans la région de la capitale au début des années 80. Durant cette période, les lieux de rencontre se résumaient à une petite salle obscure¹⁹ qui ne permettait guère que des réunions et peut-être quelques repas à la fortune du pot.

Autres faits saillants, les programmes d'immersion prenaient de plus en plus d'ampleur à cette époque et commençaient à attirer une population d'éducateurs francophiles et francophones de régions francophones canadiennes et mondiales pour répondre à la demande des conseils scolaires. En 2005, quatre centres scolaires communautaires sont établis dans la province. Certains n'en sont encore qu'à leurs balbutiements²⁰ et survivent dans des abris temporaires ou des bâtiments désaffectés trop étroits, sans confort ou simplement dangereux. Toutefois ils existent et les francophones sont heureux de les avoir pour profiter de leurs services sociaux, culturels, éducatifs ou administratifs. En vérité, jamais la vie francophone n'a été aussi riche que depuis que ces centres se sont ouverts au public. D'écrire Georges Arsenault :

[...] la vie française est plus riche et évidente depuis la construction du Carrefour de l'Isle-Saint-Jean. C'est un espace essentiel, voire crucial pour la vie et l'identité acadiennes et françaises dans la capitale. Même si on ne le fréquente pas tous les jours ou chaque semaine, on sait qu'il est là pour nous ressourcer dans notre francophonie. C'est un phare qui sert à

identifier et à rassembler les francophones éparpillés dans le Grand Charlottetown.

Cependant, il est à noter que tous ces centres sont situés dans des lieux isolés, à l'écart d'un centre-ville et de l'animation publique, dans des lieux où les espaces de stationnement sont souvent trop petits ou non pavés. Certains de leurs sites sont bucoliques et fort pittoresques (plus particulièrement en été), mais il va de soi que leur accès n'est pas toujours facile et que leur manque de proximité n'encourage pas les visiteurs ni les curieux à aller y faire un tour. Au début de leur existence, ces centres étaient un peu perçus comme des enclaves francophones où seuls quelques francophones privilégiés et à l'aise avec leur français pouvaient pleinement bénéficier des activités et des services qui y étaient offerts²¹.

Peut-on dire toutefois que ces centres sont des espaces urbains francophones à part entière? Ce sont des centres d'éducation, des centres administratifs, des centres de divertissements, mais sont-ils vraiment des centres de socialisation ou même de « culture »? La promotion de la culture francophone qui s'y forge et les services qui y sont offerts répondent aux besoins de leurs usagers, mais au-delà des centres, l'espace urbain francophone a ses limites. Ces centres sont des îles sur une île, et sont susceptibles d'engendrer une double aliénation chez certains. De plus, une fois que l'on y a pris sa bouffée de francophonie, où va-t-elle fructifier, grandir, opérer sa « pollinisation »? Pour favoriser l'épanouissement de l'identité francophone, plusieurs habitués des centres souhaitent une participation accrue aux activités. Georges Arsenault renforce cette idée d'absentéisme quand il écrit qu'il « manque une plus grande participation de la population francophone aux activités ». Il mentionne également une carence de bénévoles. Il est vrai que rien ne se fait quand on est tout seul, mais que faire quand les centres sont éloignés et isolés²²? Angèle Arsenault écrit qu'il ne faut pas avoir peur d'afficher sa francophonie; de fait, pourquoi cacher et isoler une richesse que les francophones portent en eux et qui ne demande qu'à s'émanciper? Les centres scolaires communautaires servent la communauté et ses enfants d'âge scolaire; « on ne peut pas lui demander d'être en plus un restaurant, un cinéma, une boutique de mode ou une terrasse où l'on sert des pâtisseries françaises », note Angèle. L'espace urbain francophone doit aussi être visible dans la ville, donc dans les lieux publics, sinon il reste un bâtiment « à part » ou différent. Est-ce cela, un espace urbain francophone? Ce qu'il faut, c'est le voir intégré dans la vie publique de tout un quartier.

Pendant un an et demi²³, le cinéma de Summerside avait mis à la disposition du public francophone et francophile une salle dans laquelle,

chaque mois, était projeté un film francophone récent²⁴. Un café-galerie a aussi ouvert ses portes sur une des artères principales du centre-ville de Summerside.

La réalisation et la présence d'un espace urbain francophone reposeraient-elles donc sur l'audace et l'affirmation de soi? Angèle parle d'îlots de francophonie aux quatre coins de la province, dans lesquels les groupes organisent des activités sociales et culturelles. Là encore, pour elle, il ne fait aucun doute que ces réunions représentent des espaces urbains francophones, même s'ils sont artificiels et éphémères. Il est impossible de nier que leurs organisateurs sont porteurs de ces espaces en eux et, comme des pèlerins, font profiter leurs amis et parents de leur dynamisme et de leur engagement. Ils ne craignent pas de s'afficher et de montrer leur fierté. « Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du règlement de ma pensée », a écrit Pascal. Pour exister, l'espace ne s'apparente pas nécessairement à un extérieur ou à un aménagement physique.

Si l'Île-du-Prince-Édouard ne présente pas un modèle d'espace urbain à proprement parler et que la situation devient encore plus déprimante lorsqu'il s'agit de l'espace urbain francophone, l'énergie et la perception, les pensées et les valeurs qui habitent les francophones sont de remarquables substituts à ces considérations physiques et tangibles parce qu'elles voyagent avec eux. Notre ordre des choses ne doit pas nécessairement correspondre à un ordre reconnu de tous. C'est dans l'échange et la diversité des conceptions de chacun, dans le partage de la compréhension d'un monde urbain francophone intime, bâti sur des expériences bien particulières – pas nécessairement rattachées à un lieu ou à un espace francophone particulier – que les individus de cette communauté peuvent se reconnaître et créer un espace dans lequel personne n'aura peur de s'afficher pour s'affirmer et grandir.

Il est des lieux plus familiers et plus propices à ces rencontres. Il est aussi des situations et des manifestations qui encouragent la présence de l'espace urbain francophone, mais sans la pensée, qui est la réalisation de l'être, l'espace physique perd tout son sens. N'est-ce pas la leçon à tirer des Acadiens ayant survécu au Grand Dérangement? N'avaient-ils pas tout perdu? Comment auraient-ils pu survivre aux dégradations et aux sévices qu'ils ont soufferts s'ils n'avaient pas gardé et porté l'espace urbain francophone dans leur âme et dans leur cœur, dans leur langue, dans leurs traditions et dans leur mémoire collective?

Si l'on tire parti des leçons de courage et de force qu'ils nous ont léguées, il est possible de comprendre l'espace urbain francophone de l'Île-du-Prince-Édouard comme un endroit où l'individu se sent chez lui, à l'aise, en sécurité et en paix pour penser, partager en français, discuter des

arts et parler des choses intimes qui caractérisent sa culture, continuant ainsi à grandir. Il peut y rencontrer des gens qui lui ressemblent et qui véhiculent un bagage identitaire qu'il partage.

Ces relations s'appuient sur l'intimité culturelle, car ces espaces imaginaires ou réels sont remplis de référents français. Le seul véritable espace urbain francophone qui pourrait remplir les fonctions mentionnées jusqu'ici – qu'il s'agisse d'affichage, de musique, de livres, de magazines, de dictionnaires, d'encyclopédies, d'atlas ou de films – est peut-être la bibliothèque publique francophone²⁵, microcosme de l'espace urbain francophone par excellence puisqu'elle contient, dans ses rayonnages et services, tout ce qui touche les nombreux domaines de la vie. De fait, on a beaucoup misé sur le potentiel que peuvent offrir les bibliothèques, en particulier quand il s'agit des enfants. Les animations de lecture sont organisées toute l'année et attirent les jeunes et leurs parents.

Cependant les bibliothèques restent des lieux fermés, protégés et pas toujours accessibles quand on veut les fréquenter. Dans un espace urbain francophone idéal, les lieux sont toujours ouverts et on y retrouve une mosaïque humaine de toute origine francophone, des groupes de gens (scolaires, touristes ou curieux), mais aussi des produits et des services en français, l'offre surpassant la demande pour que chacun se sente un peu sollicité par son environnement et en découvre d'autres recoins. Dans ce contexte, l'espace urbain francophone s'apparente à un grand jardin de l'identité, de la culture et de l'appartenance francophones; on y vit des changements mais aussi des évolutions, des apprentissages et des révélations. Les rencontres y sont amicales et non suspectes, la curiosité pour le français servant de base à toute communication, verbale ou non. La paix ne vient pas du cadre physique dans un tel espace, mais de chacun, riche de son identité et fier de son appartenance.

Ce site se situe dans l'abstrait; chacun le transporte avec et en lui, où qu'il aille. Cet espace se traduit dans les gestes, la voix, l'intonation, les expressions et les expériences, par une parole commune, pas toujours uniforme.

Chaque membre de la communauté de cet espace urbain francophone en est porteur à vie; le modifiant, l'aménageant, l'enrichissant, le partageant; chacun, le jour du grand départ, léguant à d'autres membres une partie de ses richesses.

Dans ces conditions et cette disposition d'esprit, il n'est pas difficile d'observer qu'il n'existe pas qu'un seul type d'espace mais plusieurs, chacun enrichissant l'autre. Ces espaces sont ressemblants, mais suffisamment différents pour avoir quelque chose de nouveau à partager et à donner. Cet échange est une extension de l'espace urbain francophone dans une dimension à plus vaste échelle qui se matérialise

dans un réseau universel de ponts imaginaires assurant les liens et la force de la communauté.

À l'Île-du-Prince-Édouard, le soutien physique et le ressourcement sont accessibles dans les centres scolaires communautaires où une variété de services en français sont disponibles, mais les véritables caractéristiques profondes de cet espace, qu'il soit physique, culturel ou social, demeurent mouvantes. Toujours en mutation et en évolution constantes grâce aux réseaux humains dont elles font partie, elles réagissent à chaque nouvelle rencontre, se transforment, s'enrichissent et grandissent; c'est cela, l'espace urbain francophone de l'Île-du-Prince-Édouard : un espace en devenir.

NOTES

1. Un événement qui a donné à la province le surnom de berceau de la Confédération.
2. Cette somptueuse demeure victorienne a été bâtie par le constructeur naval James Peake Jr. Bien qu'elle soit ouverte au public à longueur d'année, au même titre qu'un musée, les pièces ont gardé leur mobilier et leur fonction d'origine.
3. Le dernier-né des musées de la capitale retrace les travaux des pères fondateurs du Canada et de la Conférence de Charlottetown (1^{er} au 9 septembre 1864).
4. L'ironie est encore de mise puisque cette impasse a été rebaptisée « promenade Acadienne ».
5. Au cours des trois dernières années, le terrain vague qui se trouvait en face du Carrefour a été développé en nouveau quartier.
6. Un centre écotouristique a été aménagé sur les bords de la rivière Hillsborough.
7. « [...] le Carrefour n'a pas les moyens d'organiser des activités pour tous les goûts et tous les intérêts [...] Le fait que beaucoup de francophones sont mariés à des anglophones unilingues ne favorise pas la participation aux activités. »
8. Je n'ai pas abordé le cas de Summerside, la seconde grande ville de l'Île, mais sa situation est sensiblement pareille à celle de Charlottetown. L'expansion urbaine est tentaculaire et la présence francophone y est discrète.
9. Il ne serait pas profitable d'abandonner les valeurs humaines dans la réalisation de projets urbains.
10. Cet architecte fut l'un des artistes humanistes les plus brillants de la Renaissance italienne.

11. Je suis convaincue que des espaces urbains francophones et anglophones peuvent parfaitement cohabiter et s'épanouir l'un à côté de l'autre, sans nécessairement se mélanger ou se fondre. Il me semble que l'on peut assister au phénomène depuis quelques années à Moncton. L'espace urbain n'est pas parfait, là non plus, mais il est possible d'y afficher avec fierté sa francophonie.
12. Cinq personnes avaient été identifiées, dont quatre ont eu l'amabilité de remplir le questionnaire.
13. Angèle Arsenault, auteure-compositrice-interprète autour de la soixantaine; Georges Arsenault, historien-folkloriste dans la cinquantaine; Monique Mainville, enseignante dans la quarantaine; et Guy Gallant, étudiant dans la vingtaine.
14. Enseignante.
15. Historien.
16. Étudiant.
17. Auteure-compositrice-interprète.
18. Les efforts de cette région, elle aussi isolée, sont remarquables. Sans même imaginer qu'il pourrait y avoir quelque urbanité dans cette communauté principalement agricole et axée sur la pêche, les jardins privés, la couleur des maisons et l'aménagement de l'espace des terrains illustrent tous cette personnalité francophone.
19. Une petite salle obscure en avait remplacé une autre, puis une autre; cependant, elles avaient toutes fièrement porté le nom de Centre Culturel Port LaJoye.
20. Des négociations sont en cours pour la construction et l'aménagement d'un cinquième centre scolaire communautaire à Rustico.
21. Jusqu'à tout récemment, l'assimilation faisait encore des ravages – une question de complexe, de conditionnement ou de répercussion. Depuis une dizaine d'années, les francophones de l'Île ont commencé à tourner le dos à cette vilaine page de l'histoire et à renaître plus forts. Ils ont pris leur avenir en main en s'inscrivant à des cours de français et en inscrivant leurs enfants aux écoles françaises.
22. Il est important de rappeler également que de nombreux Acadiens n'ayant pas eu la chance de bénéficier d'une scolarité en français s'efforcent maintenant de combler ce manque en suivant des cours de re francisation.
23. Cette activité a pris fin l'an dernier en raison du manque de participation.
24. Les cinéphiles ont pu profiter de la projection de films tels que *C.R.A.Z.Y.*, *Ma vie en cinémascope* et *Le Survenant*.
25. Il existe désormais trois bibliothèques publiques francophones dans la province. Le choix et la variété de leurs collections pourraient faire des envieux. Elles ont d'ailleurs mené à la formation de plusieurs clubs de lecture dans la région. On les trouve dans les centres scolaires communautaires.

BIBLIOGRAPHIE

ALAIN (1972), *Système des beaux-arts*, Paris, Gallimard.

MURRAY, Peter (1979), *The Architecture of the Italian Renaissance*, Norwich, Thames and Hudson.

PASCAL, Blaise (1972), *Pensées*, Paris, Librairie générale française.

ENTREVUES

« L'espace urbain francophone » (31 mai 2005). Entrevue avec Georges Arsenault. Propos recueillis par Christine Thibaudier-Ness.

« L'espace urbain francophone » (5 juin 2005). Entrevue avec Guy Gallant. Propos recueillis par Christine Thibaudier-Ness.

« L'espace urbain francophone » (13 juin 2005). Entrevue avec Angèle Arsenault. Propos recueillis par Christine Thibaudier-Ness.

« L'espace urbain francophone » (12 juillet 2005). Entrevue avec Monique Mainville. Propos recueillis par Christine Thibaudier-Ness.